

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

IX

EN QUEL LIEU SINGULIER CLAIR-DE-LUNE CONDUISIT LE
COMTE DU LUC

— Diable ! vous êtes un philosophe de l'école cynique,
capitaine !

— Eh bien, capitaine, reprit M. de Lectoures en riant, je
crois qu'en adoptant notre parti, vous avez fait une bonne affaire

— Je le crois aussi, monsieur.

— Je m'expliquerai donc franchement.

— Nous vous écoutons.

Les trois hommes se tenaient debout au milieu de la salle.



Arrivés au pied des remparts, Clair-de-Lune fit jouer le ressort d'une porte secrète parfaitement dissimulée dans la muraille.

— Non pas, monsieur, je suis un homme qui a vécu, voilà tout ; qui ayant tout vu, tout essayé, tout éprouvé, par conséquent étant blasé sur tout choses, assiste désormais en spectateur désintéressé à cette ridicule comédie si lugubrement burlesque, qui s'appelle la bataille de la vie. Aussi, ajouta-t-il en pesant avec intention sur ces mots, je ne crains pas de vous dire qu'un homme comme moi est précieux dans un parti, par cette raison péremptoire que, complètement désintéressé, excepté au point de vue de l'argent, ne se laissant dominer par aucune question d'amour-propre, d'humanité ou même d'honneur, il ne recule jamais devant rien et accomplit sans hésiter une mission quelle qu'elle soit, bien entendu, moyennant finances.

Le dégoût les avait empêchés de s'asseoir. Pour plus de sûreté, ils causaient à voix basse.

Cependant les choses que M. de Lectoures avait à dire étaient d'une gravité telle qu'il sembla hésiter un instant.

— Messieurs, reprit-il, parlez-vous une autre langue que la nôtre ?

— Moi, je parle toutes les langues de l'Europe, répondit le capitaine.

— Quant à moi, fit en souriant le comte du Luc, je suis loin d'être aussi savant que mon compagnon ; mais cependant je m'exprime avec assez de facilité en espagnol, en italien et en anglais.

— Eh bien, si vous y consentez, messeieurs, nous emploierons cette dernière langue, reprit M. de Lectoures en anglais.

Le comte et le capitaine s'inclinèrent.

— Ecoutez-moi bien, messeieurs, ce que j'ai à vous dire est fort sérieux. Un grand conseil des chefs du parti de la réforme a été, il y a dix jours, tenu à Montauban. M. le duc de Rohan, dont vous le savez, je suis le frère de lait, présidait ce conseil. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont fort graves. Le roi, ou plutôt M. le duc de Luynes, son ministre, oubliant complètement les services rendus à la France par le parti protestant, et voulant sans doute l'amener à une révolte déclarée, redouble d'injustice et de vexations contre les protestants. Les libertés qui nous ont été reconnues par l'édit de Nantes, nous sont aujourd'hui arrachées une à une. On veut nous contraindre à repousser la force par la force, et à nous révolter contre le pouvoir du roi. Cette politique déloyale et qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de l'Eglise réformée, ne saurait durer plus longtemps. Nous sommes las de courber la tête sous le joug avilissant de favoris dissolus. Il est temps d'en finir avec ces persécutions et de prouver au roi Louis XIII que s'il est aujourd'hui paisiblement assis sur son trône, c'est au sang que ces huguenots si méprisés ont versé pendant vingt ans comme de l'eau, au service de son père, qu'il doit la couronne qu'il porte.

— Ainsi, répondit le comte du Luc, une prise d'armes générale se prépare ?

— Qui, et bien d'autres choses encore, je ne vous ai pas tout dit, messeieurs. Nous possédons nombre de places fortes bien avitaillées et en état d'opposer une vigoureuse résistance aux troupes du roi. Montauban et surtout La Rochelle sont les véritables boulevards de notre religion; il faudra nous faire une rude guerre avant de les détruire. Mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là encore; bien du sang sera versé avant que l'on parvienne à détruire ces remparts inexpugnables. Mais, avant que d'engager définitivement la partie contre la cour et de lever, ainsi que l'on nous y pousse, le sanglant drapeau de la révolte, nous avons résolu de faire une dernière tentative: pour cela, nous avons compté sur vous, monsieur le comte, et sur vous aussi capitaine.

— Que faut-il faire ? répondirent-ils en s'inclinant.

— Je suis arrivé à Paris il y a deux jours.

— Deux jours ! s'écria le comte avec surprise, et je n'ai pas été prévenu de votre arrivée, monsieur ?

— La police du roi est supérieurement faite, mon cher comte, j'ai failli pendant ces deux jours être dix fois enlevé; je l'aurais été sans un brave garçon que vous connaissez, Clair-de-Lune.

— Clair-de-Lune l'a fait le comte avec surprise.

Le capitaine sourit.

— C'est un garçon très-délié et surtout fort dévoué, dit-il.

— En effet, reprit M. de Lectoures, ce drôle qui est, je crois, le chef de tous les vauriens et les mauvais garçons de Paris, m'a voué une reconnaissance sans bornes, parce que, il y a une vingtaine d'années à peu près, je ne sais pas à la suite de quelle escapade, je l'ai ma foi bel et bien empêché d'être pendu. Or, hier, je fuyais comme un daim poursuivi par les chasseurs et j'étais presque sur le point de tomber entre les mains des archers qui me donnaient la chasse, lorsque le hasard me mit en présence de Clair-de-Lune,

— Mais enya, s'écria le comte, quel est donc ce mystérieux Clair-de-Lune ?

— Eh mon ami, reprit en souriant le capitaine, vous ne

connaissez qu'à lui, c'est notre brave ami le chevalier de l'Arche-Neuve.

— Ah ! fit le comte en se mordant les lèvres.

— Allons ! reprit le capitaine, vous voilà fâché. Quo diable aussi, mon ami, vous êtes par trop susceptible. Le métier que nous faisons exige que nous ne soyons pas trop scrupuleux dans le choix de nos agents. Vous avez tort d'avoir des préventions contre ce brave garçon. Il a mené une vie peut-être un peu agitée, mais je vous certifie qu'au demeurant c'est le meilleur garçon du monde.

— Il est dévoué et surtout reconnaissant, reprit M. de Lectoures. Je vous avoue que, pour ma part, je l'appécie fort, car, pour tout dire, sans lui j'aurais, pas plus tard qu'hier, ainsi que je vous l'ai dit, passé un très-mauvais quart-d'heure.

— Puisqu'il en est ainsi, messeieurs, je ne me montrerai pas plus susceptible que vous. Veuillez donc continuer, M. de Lectoures, et ne nous occupons plus de ce détail.

— Ma tête a été mise à prix, pas à une somme aussi forte, à la vérité, que celle de M. de Rohan, mais enfin à une somme assez considérable pour tenter la cupidité d'un misérable. Clair-de-Lune connaît ce détail, et cependant, lorsqu'après m'avoir rencontré si providentiellement au moment où, ainsi que je vous l'ai raconté, j'allais tomber entre les mains de mes ennemis, quand Clair-de-Lune m'offrit ses services, la pensée ne me vint pas un seul instant de les refuser.

— Oh ! oh ! dit le comte du Luc, voilà qui me raccommode tout à fait avec lui.

— Je vous avoue que je tiens ridiculement à ma tête; de plus, j'étais chargé d'une mission pour vous, monsieur le comte, mission que, sous aucun prétexte, je ne pouvais manquer d'accomplir. Je me livrai donc complètement et sans arrière-pensée à ce brave garçon. Ce n'était pas chose facile que de dépister les espions. Clair-de-Lune y réussit en me cachant tout simplement dans la Cour des Miracles où, vous le savez, jamais, sous aucun prétexte, un agent du gouvernement n'oserait se hasarder à pénétrer. Voilà pourquoi, messeieurs, je suis, à mon grand regret, contraint de vous recevoir ici. Enfin à la guerre comme à la guerre; pourvu que nous réussissions, le reste, il me semble, importe fort peu.

— Vous avez raison, monsieur. Le principal est de réussir. Mais nous ne savons rien encore de ce que vous voulez faire ?

— Soyez tranquilles, dit en riant M. de Lectoures; bien que par des voies détournées, cependant j'y arrive. Donc, monsieur le comte, a résolu de vous charger d'une entreprise qui, si elle réussit, peut, tout en évitant l'effusion de sang, délivrer pour toujours notre parti du joug honteux sous lequel on prétend le courber.

— Je vous écoute, monsieur.

— Le duc de Rohan a reçu les divers courriers que vous lui avez expédiés; il sait que les intérêts de la Réforme à Paris vous ont été confiés, vous avez rendu de grands et nombreux services.

— J'ai fait ce que m'ordonnait mon honneur, monsieur.

— Aussi n'est-ce pas un éloge que je vous adresse, monsieur le comte, c'est une justice qu'au nom de M. le duc de Rohan je me plais à vous rendre. Vous avez, paraît-il, monsieur, réussi à amener plusieurs gentilshommes puissants de notre parti à prendre une part active aux événements, c'est-à-dire à défendre les intérêts de leurs frères.

— J'ai été assez heureux, oui, monsieur, pour obtenir ce résultat.

— A. combien s'élève le nombre de ces gentilhommes, s'il vous plaît.

— Monsieur, jusqu'à présent, je suis parvenu à décider soixante gentilhommes à s'opposer aux desseins de la cour.

— Par toutes les voies ?

— Oui, monsieur, même par les armes.

— Très-bien. Et sur combien de ces gentilhommes croyez-vous pouvoir positivement compter ?

— Sur tous, monsieur.

— Oh ! oh ! sur tous ?

— Oui, monsieur.

— Oh ! mais ceci simplifie beaucoup la question, alors.

— Permettez, je dois vous faire observer, monsieur, que je ne vous comprends pas du tout.

— C'est vrai ! pardonnez-moi, monsieur le comte. En dehors de ces soixante gentilhommes, avez-vous quelques hommes de main, peu scrupuleux ? enfin, de ces hommes... Comment vous dirai-je, moi ?... Oui, tenez, dans le genre de notre ami Clair-de-Lune ?

— Oui, monsieur, nous en avons, mais ceci regarde le capitaine Vatan.

— J'ai levé, monsieur, dit le capitaine en saluant, une certaine quantité de braves garçons dont le sang est peut-être un peu vif, les mœurs un peu légères, mais qui, en revanche, sont entièrement dénués de préjugés. Ils arrêteraient Dieu le père lui-même, si on leur offrait une bonne somme. Enfin c'est la collection la mieux réussie de coquins et de coupe-jarrets que vous puissiez imaginer. Je réponds d'eux comme de moi-même.

— Oh ! oh ! voilà qui est charmant. Et vous en avez beaucoup de ces estimables chenapans, mon cher capitaine.

— Mais oui, mais oui, j'en ai... j'en ai pas mal.

— Ah ! et combien à peu près ?

— Oh ! je n'ai pas d'a peu près, je vous donnerai le chiffre exact.

— Soit ! capitaine, donnez-moi le chiffre exact : je préfère cela.

— Trois cent vingt et un.

— C'est très-joli !

— J'espère l'augmenter, dit modestement le capitaine, le terrain de Paris est excellent. Les gredins y poussent à vue d'œil. On n'a pas même besoin de les semer.

— Oui, je comprends cela, ils se sèment tout seuls. Eh bien, messieurs, voici ce dont il s'agit : Sa Majesté le roi Louis XIII est, vous le savez, un grand chasseur devant l'Éternel. Il affectionne surtout deux endroits qui pour lui sont privilégiés : le château de Saint-Germain, à cause de l'immense forêt qui l'entoure et un rendez-vous de chasse, une espèce de moulin ou de maisonnette, je ne saurais trop vous dire, mais que l'on nomme Versailles, et est situé à environ quatre ou cinq lieues de Paris. Connaissez-vous ce Versailles ?

— Non, monsieur, dit le comte du Luc.

— Je le connais, moi, dit le capitaine, c'est un lieu assez désert ; du reste le pays est fort accidenté.

— Oui très-accidenté, bien qu'il manque complètement d'eau.

Après avoir prononcé ces paroles, M. de Lectoures alla ouvrir la porte, jeta un regard investigateur au dehors, puis il revint à pas lents auprès des deux hommes qui ne comprenaient absolument rien à ces étranges façons d'agir.

— Nous sommes effectivement seuls, reprit M. de Lectoures

en baissant la voix de façon qu'elles paroles ne parvinssent qu'aux oreilles de ceux auxquels elles étaient destinées, en un mot, ajouta-t-il, le roi, lorsque lo prennent ses moments de mélancolie et de dégoût, abandonne Saint-Germain, la cour elle-même, et vient se réfugier presque seul pendant des semaines entières à Versailles. M'avez-vous compris, messieurs ?

— Parfaitement, dit le comte.

— Il faudrait, ajouta le capitaine, soit pendant son séjour à Versailles, soit en s'y rendant, soit en en revenant...

— C'est cela même ! interrompit vivement M. de Lectoures.

— Et si dans cet immense coup de filet on englobait la reine-mère ou M. le connétable de Luynes ? demanda le capitaine avec un accent railleur.

— On même monseigneur de Luçon, dit M. de Lectoures avec un fin sourire, cela n'en vaudrait que mieux.

— Très-bien ?

— Êtes-vous disposés à obéir, messieurs ?

— Monsieur, nous sommes avant tout gens de parole, répondit le comte avec cette dignité froide qui le distinguait en certaines circonstances. Certes, nous obéirons, mais à une condition, je vous le répète.

— Une condition ? s'écria M. de Lectoures en se redressant.

— Oui, monsieur ; mais rassurez-vous : cette condition n'a en soi rien qui vous puisse blesser. Je vous demande seulement votre parole, ou, pour parler plus clairement, la parole de M. le duc de Rohan...

— Je ne vous comprends pas, monsieur le comte.

— Je m'explique, monsieur. Je consens à me charger de l'embuscade dangereuse que vous voulez faire exécuter contre la personne du roi ou les autres personnes désignées par le chef du parti. Je m'engage, non pas à faire réussir ce coup de main, ceci dépend de la volonté de Dieu, mais à tenter tout ce qu'il est humainement possible de faire pour que ce coup de main réussisse. Je ne pose qu'une seule condition, je vous le répète.

— Des conditions ? dit M. de Lectoures d'une voix railleuse.

— Soit ! monsieur, non pas des conditions, mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire deux fois, une condition.

— Soit ! monsieur, je ne discuterai pas avec vous. Voyons cette condition, quelle est-elle ?

— La voici, monsieur. Vous allez, à l'instant, me donner votre parole d'honneur, je sais que pour rien au monde vous n'y voudriez manquer, que, à quelque heure que ce soit, le jour qu'il me plaira choisir, au temple, ou dans la rue, de jour ou de nuit, malade ou en bonne santé, M. le duc de Rohan se rendra à mon premier appel à l'endroit où je l'attendrai pour s'expliquer avec moi et me donner satisfaction à propos de choses qui ne touchent en rien à la politique, qui me sont personnelles et ne regardent que M. le duc de Rohan et moi. Consentez-vous à me donner cette parole, M. de Lectoures ? Réfléchissez bien avant de me répondre, et surtout souvenez-vous, je vous prie, que cette réponse engage non pas vous seulement, mais encore M. le duc de Rohan. Maintenant, monsieur de Lectoures, j'attends votre réponse.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Malheureuse humanité ! murmura enfin M. de Lectoures en hochant tristement la tête à plusieurs reprises : faut-il donc que même dans les cœurs les plus dévoués, les plus fidèles, on voie toujours surgir cette question d'intérêt personnel ! Eh-quoi ? pas un seul n'aura le courage de se dévouer franchement et sans

arrière-pensée... ! ah ! misérable, misérable humanité ! Puis, relevant la tête et regardant le comte bien en face : soit ! monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers, sur ma foi de chrétien et mon honneur de gentilhomme, je vous donne ma parole d'honneur pour M. le duc Henri de Rohan, votre chef et le mien, absent, qu'il accomplira fidèlement et loyalement les conditions que vous lui imposez.

— Monsieur ! le mot est dur. Je n'impose pas, je demande.

— Oui, monsieur le comte, mais vous demandez dans des circonstances qui rendent tout refus impossible.

— Monsieur de Lectoures ! s'écria Olivier en portant sa main à son épée.

— Eh bien ! monsieur, allez-vous me provoquer aussi maintenant ?

— C'est vrai, j'ai tort, pardonnez-moi, monsieur, accomplissez votre mission, mais vive Dieu ! Nous nous reverrons.

— C'est mon plus vif désir, monsieur.

— Corbieux ! messieurs, dit alors le capitaine qui jusqu'à ce moment était resté froid, calme et impassible, nous avons, il me semble, autre chose à faire en ce moment que de nous quereller, montés sur nos ergots comme des coqs de combat. L'affaire est grave. S'attaquer au roi ou à ses ministres est crime de lèse-majesté. Nous obéirons, mais quelle sera notre sauvegarde ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire, monsieur, que, bien que ne doutant pas de votre parole, ni monsieur le comte du Luc de Mauvers ni moi, nous ne ferons rien sans ordre. Chacun pour soit, en ce monde, celui qui ordonne une pareille expédition doit en assumer la responsabilité. Il est la tête, nous ne sommes, nous, que les bras.

— C'est un ordre que vous voulez, messieurs, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, un ordre.

M. de Lectoures dégaina sa dague, retira le gant de sa main droite, le fendit par la moitié et en retira un papier plié en quatre qu'il présenta à Olivier.

— Cet ordre, le voici, monsieur, dit-il, et maintenant vous tenez bien réellement entre vos mains la vie du duc de Rohan ! ajouta-t-il avec amertume.

Le comte prit le papier, le déplia, le lut d'un bout à l'autre, puis il s'approcha froidement de la torche qui éclairait ce bouge et le présenta à la flamme.

— Que faites-vous donc, monsieur le comte ? s'écria M. de Lectoures.

— Ce que je fais, vous le voyez bien, monsieur, répondit Olivier avec un accent glacial. M. le duc de Rohan devait me faire remettre ce papier signé de sa main afin de mettre ma responsabilité à couvert. Mon devoir est de le brûler après l'avoir lu, pour sauvegarder son honneur. Dieu veuille à présent que le mien ne périclite pas par sa faute !

— Oh ! monsieur, vous êtes bien véritablement un gentilhomme !

— En aviez-vous douté, monsieur ? dit le comte du Luc avec une hauteur suprême.

En ce moment, des cris, des huées et des hurlements de bêtes fauves se firent entendre au dehors ; puis, tout à coup plusieurs coups de feu éclatèrent.

La porte s'ouvrit et Clair-de-Lune parut.

Le digne bandit était calme et souriant.

— Messieurs, dit-il, ne prenez souci de ce qui se passe. Les archers et le guet donnent l'assaut à la Cour des Miracles, mais nous sommes ici dans une véritable terre de promission. Ces

dignes archers ont plus de peur que d'envie de pénétrer jusqu'à l'endroit où nous sommes. Ils savent, par expérience, qu'ils n'en sortiraient plus.

— Tout cela est fort jolies, Clair-de-Lune, mon ami, dit l'aventurier d'un air soucieux, mais comment sortirons-nous, nous autres ?

— Bah ! n'ayez peur, capitaine, chaque chose aura son temps. Continuez votre entretien, devrait-il durer une heure encore, je vous réponds que vous ne serez pas troublés.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, Clair-de-Lune, et je t'avoue, mon garçon, que nous ne serions pas fâchés de nous en aller, dit M. de Lectoures ; mais malheureusement la chose me paraît assez difficile.

— Bien vrai, votre entretien est terminé ?

— Sur l'honneur, Clair-de-Lune.

— Alors, monsieur de Lectoures, c'est autre chose, vous allez partir et je vous réponds que personne ne vous poursuivra. Suivez-moi, messieurs.

Ils sortirent.

La place de la Cour des Miracles offrait en ce moment un spectacle des plus étranges. Une foule immonde, hideuse, drapée dans des haillons sordides et sans nom, armée de piques, de halberdes, de mousquets, d'épées, de pierres, hurlait, gesticulait, pressée et grouillante comme les flots de la mer en courroux : se ruant avec une force irrésistible, vers l'entrée de la Cour des Miracles, où l'on voyait apparaître au loin et trembloter au vent les plumets des archers au-dessus de toutes ces têtes dont la place était littéralement pavée.

Clair-de-Lune siffla d'une certaine façon. Au même instant Double-Épée et les deux Vauriens qui servaient d'escorte aux gentilshommes accoururent.

— En retraite ! dit vivement le chef des Vauriens du Pont Neuf en s'élançant dans une ruelle étroite.

Le comte et ses compagnons le suivirent.

Cette ruelle était déserte. Après maints et maints détours elle aboutissait aux murailles de la ville.

Dix minutes suffirent à nos personnages pour accomplir un trajet qui, en toute autre circonstance, aurait exigé près d'une demi-heure. Mais frayeur donne des ailes, dit-on.

Arrivés au pied des remparts, Clair-de-Lune, sans relentir sa course, fit jouer le ressort d'une porte secrète parfaitement dissimulée dans la muraille. Les fuyards se trouvèrent alors à l'entrée d'une poterne presque en ruines et dont probablement depuis longtemps l'existence était ignorée. Sept chevaux, complètement harnachés, attendaient au dehors, gardés par une espèce de mendiant.

— Alsace ! lui dit Clair-de-Lune.

— Bohème, répondit l'autre.

— A cheval et en route, messieurs, reprit le chef des Vauriens. L'espace est devant nous, notre salut dans les pieds de nos chevaux.

Chacun sauta en selle. Le mendiant, dont sans doute la mission était accomplie, avait déjà disparu.

Cinq minutes plus tard, les sept cavaliers s'éloignaient à toute bride dans la direction du clos Saint-Lazare.

On entendait le crépitement de la fusillade qui semblait redoubler de fureur dans la Cour des Miracles.

X

OU IL EST PROUVÉ QUE SI LES RENDEZ-VOUS SE SUIVENT,
ILS NE SE RESSEMBLENT PAS

Après avoir galoppé à toute bride pendant à peu près vingt minutes, Clair-de-Lune jugea convenable de remettre son cheval au trot, allure qui fut immédiatement adoptée par ses compagnons.

— Maintenant, mes bons messieurs, dit le Vaurien d'un air narquois, sans vous commander, voudriez-vous être assez bons pour me dire où nous allons ? je ne serais pas, je vous l'avoue, fâché de le savoir.

— Où nous allons ? Clair-de-Lune, répondit en ricanant le capitaine, mais nous avons, il me semble, tout l'air de gens qui se sauvent, et, par conséquent, s'en vont au diable. Mais à propos, fit le capitaine au bout d'un instant, pourquoi Corbieu ! nous sauvons-nous au fait ?

— C'est justement ce que je voulais vous demander, capitaine ? Il s'agirait de moi qu'on ne manquerait pas d'attribuer cette fuite à l'effet d'une mauvaise conscience, mais comme il s'agit de vous...

— Eh bien, voilà ce qui te trompe, Clair-de-Lune, nous sommes absolument dans la même situation, notre conscience ne vaut pas mieux que la tienne, je crois même qu'elle est plus mauvaise.

— Vous m'étonnez prodigieusement en me parlant ainsi, capitaine.

— C'est vrai, pauvre enfant, tu es si naïf tu ne crois pas aux consciences bonnes ou mauvaises, toi qui n'en as pas du tout. Voyons, que faisons-nous ?

— Dame ! ce que vous voudrez, capitaine ? ce n'est pas à moi à décider une question aussi grave.

— Je crois que mieux voudrait rentrer tout franchement dans la ville.

— C'est aussi mon avis, dit Double-Épée en riant.

— Oh là ! messieurs, s'écria le capitaine d'une voix railleuse, arrêtez-vous un peu s'il vous plaît. Corbieux ! nous n'allons pas en Flandre, il me semble. Dieu me pardonne, nous nous sauvons comme une volée d'étourneaux, sans nous inquiéter seulement si nous avons raison de le faire.

— Moi, dit le comte du Luc, je crois que nous avons tort de nous tant presser et de tant courir ; qu'en pensez-vous, monsieur de Lectoures ?

— Messieurs, je dois forcément être d'un avis différent du vôtre. Je n'ai plus rien à faire à Paris, moi ; je dois au contraire rejoindre au plus vite nos amis pour leur annoncer ce que j'ai fait. Ainsi, avec votre permission, je vais vous quitter ici même et continuer mon voyage. Combien me vend-tu ton cheval, Clair-de-Lune ?

— Moi, monsieur, je ne vous le vends pas du tout ; seulement, si vous le voulez, je vous le changerai pour le votre.

— Ah ! coquin, tu ne perds pas au change.

— Je le sais bien, monsieur, mais il n'est pas défendu, je pense, de sauvegarder ses intérêts ; du reste, soyez tranquille, le cheval que vous montez ne vous manquera pas au besoin. Et puis je serai franc avec vous, monsieur de Lectoures. Comme il est bon de tout prévoir et que d'ici au clos Saint-Lazare il pourrait vous arriver quelque accident, je vous laisse ces deux compagnons pour vous défendre au besoin. Il faut tout prévoir : vous

trouverez votre cheval en parfait état au relai un peu au-dessous du clos Saint-Lazare. Votre escorte vous quittera et vous continuerez seul votre route.

— Eh bien, c'est convenu, Clair-de-Lune. Meroi, mon garçon !

Les trois gentilshommes s'écartèrent alors, et M. de Lectoures prit congé du comte en quelques mots rapides, car la circonstance n'admettait aucune perte de temps.

— Messieurs, dit-il en saluant pour la dernière fois le comte et le capitaine, je puis dire, n'est-ce pas, que l'affaire est faite ?

— Dites qu'elle le sera au premier voyage de Sa majesté à l'endroit que vous savez..

— Très-bien, je n'en demande pas plus. Au revoir, messieurs, et bonne chance !

— Au revoir, monsieur de Lectoures, n'oubliez pas, je vous prie, mes paroles à M. de Rohan ?

— Non, non, monsieur, soyez tranquille, chose promise chose due : jamais jusqu'à ce jour je n'ai failli à ma parole.

— Alors, monsieur, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage.

— Merci, messieurs, à bientôt.

Après avoir fait un dernier signe d'adieu, M. de Lectoures se pencha sur le cou de son cheval, lui mit les éperons aux flancs et partit comme un trait. Quelques secondes plus tard, il disparut à l'angle du chemin.

Les deux acolytes de Clair-de-Lune avaient, sur un geste muet de leur chef, suivi M. de Lectoures.

— Que faisons-nous ? demanda au bout d'un instant le capitaine Vatan.

— M'est avis, répondit Olivier en jetant un regard significatif à l'aventurier, que, ma foi, puisque nous sommes en promenade et que nous n'avons, à ce qu'il me semble, pas grand'chose à faire, nous ferions bien de terminer la journée, ou, du moins, jusqu'au coucher du soleil, d'une façon réjouissante.

— Cette idée me sourit énormément, mon cher comte, mais que nommez-vous, s'il vous plaît, façon réjouissante ?

— Mon Dieu ! la moindre des choses. Une petite débauche entre hommes, dans un cabaret quelconque, à la condition toutefois que le vin y soit bon et les gibelottes authentiques, nous devons trouver cela aux environs, que diable !

— Aux environs, fit en hochant la tête le capitaine, qui avait parfaitement compris la pensée de son ami, aux environs je ne crois pas, cependant, attendez donc !... Mais non, c'est peut-être un peu loin ?

— Bah ! dites toujours, capitaine, nous avons le temps.

— C'est vrai, nous avons le temps. Eh bien, voici ce que je propose, moi. Tu n'as rien à faire, Clair-de-Lune ?

— Moi, capitaine, fit le vaurien d'un air narquois, vous savez bien que je n'ai jamais à faire que ce que je veux.

— C'est juste, Et toi, filleul ?

— Oh ! moi, mon parrain, quand même j'aurais affaire... D'ailleurs, jusqu'à sept heures ce soir je suis libre comme l'air.

— Eh bien, c'est convenu, mes enfants, vous nous accompagnez.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous, assurément, dit le chef des Vauriens du Pont-Neuf en regardant Olivier d'un air sournois.

— Et pour nous, monsieur le chevalier de l'Arche-Neuve, dit en souriant Olivier.

— Soyez bon pour moi, monsieur le comte ; ne me garder

pas rancune, vous voyez qu'au besoin je puis servir à quelque chose.

— Allons ! vous êtes un garçon d'esprit, ami Clair-de-Lune. Voici ma main, ne parlons plus du passé. Seulement, plus de cachotteries à l'avenir, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'est fini à tout jamais, monsieur le comte.

Et il serra respectueusement la main que lui tendait Olivier.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XIII

LE 14 AVRIL

— Tu as bien de l'esprit, au contraire, fit Fœdora en l'embrassant sur les deux joues.

La paysanne sortit.

Le temps était vif mais pas froid, le ciel pur annonçait une belle journée, la nourrice s'en allait doucement la tête couverte de son mouchoir de soie noire serré autour du front, les mains croisées sous sa « doucha greika » ou veste tnyautéo en gros drap, et ne les sortant que pour se signer dévotement en faisant force signes de croix devant chaque église.

En passant devant celle de Saint-Isaac, qui s'élève sur la place de l'Amirauté, entre le sénat et le palais d'hiver, résidence habituelle du Tzar, elle entra prier pour sa chère malade et aussi pour le petit Père, le batiouchka, dont la vie était menacée avait dit saint Alexandre. C'était quelques minutes de retard, mais pour la pieuse Russe, le temps passé à parler à Dieu n'est pas un temps perdu.

Ce fut en effet à cette circonstance bien futile, au yeux de ceux qui nient l'intervention de la Providence, que la Russie dut la conservation de son Empereur.

La prière de la paysanne faite, elle alla porter sa lettre qu'elle jeta dans la boîte.

— Que mets-tu là, demanda un agent qui l'avait vue glisser son papier dans la fente.

— Une lettre pour Piotre, mon fils, qui demeure à Atrada.

— Imbécile, fit-il en riant, tu crois donc que ton Piotre est chef de la 3^{me} section.

— Oh non ! répondit-elle, il est comme moi, paysan de la terre de Fœdora Mikailovna.

— La comtesse Fœdora Kourdoukof ?

— Elle même.

— Pauvre jeune femme, on la dit bien malade.

— Ah ! oui, bien malade, c'est moi qui la veille.

— Elle a eu bien du malheur.

— Ne m'en parle pas, frère, répondis la nourrice en passant sa manche sur ses yeux.

Il aurait voulu l'interroger davantage, mais un violent coup de sonnette le rappela.

Tatiana reprit son chemin.

Elle marchait toujours lentement depuis quelques instant, ne pensant qu'à sa chère âme qu'elle allait satisfaire en lui disant qu'elle avait trouvé son vin de bouleau, lorsque par mégarde elle

heurta de sa main pendante, qu'elle balançait en rêvant, un objet dur gonflant la poche d'un promeneur arrêté devant une vitrine.

Le coup d'œil féroce qu'il lança, en se retournant brusquement la fit frissonner, mais il ne lui adressa pas la parole et elle se hâtait afin de s'éloigner quand, à trente pas d'elle tout au plus et venant de son côté dans la rue déserte en ce moment, elle aperçut sur le trottoir opposé, l'Empereur en manteau et casquette militaire qui, tournant le coin de l'hôtel de l'Etat-Major, entra sur la place de l'Amirauté, à côté du pont des Chantres, presque en face du palais occupé par le prince Gortchakof.

Facilement reconnaissable à sa haute taille et à la majesté empreinte de bonté de sa physionomie, Alexandre II achevait en ce moment sa promenade habituelle.

Troublée à la vue du batiouchka, la paysanne s'arrêtait pour le saluer au passage, quand elle faillit être renversée par le promeneur aux cheveux d'un blond fade et portant, lui aussi, une casquette militaire avec cocarde, qui la heurtant brusquement s'arrêta tout à coup, au moment où il croisait l'Empereur, porta vivement la main à sa poche et, en tirant un revolver, fit feu deux fois sur Sa Majesté.

Si imprévue qu'eût été cette sauvage agression, Alexandre II voyant tourner l'arme contre lui avait fait un mouvement de côté et marchait résolument sur l'assassin.

Mais déjà celui-ci n'était plus maître de ses mouvements : n'écoulant que son dévouement et son courage, la vieille paysanne avait saisi aux cheveux le scélérat et s'efforçait de le renverser.

Lui furieux, les yeux hagards, l'écume à la bouche, les mâchoires ouvertes, cherchait à s'en débarrasser. Une cruelle morsure qu'il lui fit à la main obligea le scélérat à lâcher prise; alors se retournant contre le gardien de l'Etat-Major qui accourait au secours du Tzar, il fit feu une troisième, puis une quatrième fois. Quatre grenadiers de la garde qui passaient par hasard se jetèrent sur lui et le reversèrent au moment où il tirait son cinquième coup dont la balle se perdit en l'air.

Alors, se voyant réduit à l'impuissance, le farouche nihiliste porta la main sous son bras pour en retirer le poison dont il avala une forte dose.

Ceux qui le maintenaient l'empêchèrent d'en absorber une plus grande quantité, puis l'entraînèrent à la préfecture de police où de l'eau chaude qu'on le contraignit à boire lui fit vomir l'arsenic qu'il avait déjà pris et dont on trouva plusieurs capsules collées sous ses bras.

Tatiana aurait bien voulu se dégager de la foule qui accourait déjà de tous les environs, mais on l'obligea à entrer dans la salle de la police pour y recevoir les soins que nécessitait sa blessure, et déposer ce qu'elle savait au sujet de l'assassin.

Elle n'y demeura pas longtemps, traversa à grand peine les flots de peuple qui, réunis devant le palais d'hiver, acclamaient l'Empereur, et se jetant dans un traîneau, se fit conduire droit au quai Anglais.

Assise près de la fenêtre donnant sur la Néva, la Sibérienne voyait depuis quelques minutes passer au triple galop des ordonnances se dirigeant dans toutes les directions et, inquiète, partagée entre la crainte et l'espérance, car elle ne connaissait pas encore l'événement qui venait d'avoir lieu, elle avait envoyé Vania et Grégori s'informer de ce qui se passait.

Aucun d'entre ses délégués n'était encore rentré quand la porte s'ouvrit devant la vieille nourrice.

— En bien ! fit Nadiège, incapable de se maîtriser, qu'est-il arrivé ?

— Un scélérat a tiré sur l'Empereur, répondit la vieille femme qui s'assit, incapable de proférer une parole de plus.

La comtesse poussa un cri terrible et se souleva sur son lit.

— Oh ! mon Dieu, ils l'ont tué, lui aussi, s'écriait-elle en se renversant en arrière.

— Dieu l'a sauvé, murmura la nourrice à demi évanouie dans les bras de sa fille.

Nadiège eut un rugissement de panthère blessée.

— Quo dit-elle ? fit Fœdora.

— Dieu a sauvé le Petit Père, s'écria Paulovna triomphante.

— Qu'il soit loué, fit la malade dont le visage rayonna de bonheur.

Pâle, d'une pâleur cadavérique, les yeux brillant d'une clarté sinistre, la Sibérienne se tenait debout devant la nourrice à demi évanouie et haletante, se rongait les poings.

A ce moment la camériste remarqua le linge ensanglanté qui entourait le poignet de sa mère.

— Tu es blessée, matouchka, dit-elle.

— C'est lui qui m'a mordu, répondit-elle.

— Qui lui ? siffla Nadiège entre ses dents serrées.

— L'assassin, Solovief.

— Il s'appelle Solovief, et il t'a mordu, mais que dis-tu donc là, tu délire, c'est impossible.

— Il m'a mordu parce que, quand il a eu tiré son premier coup de pistolet sur le petit Père, je l'ai saisi par les cheveux pour l'empêcher de recommencer, alors on l'a pris et conduit à la police où il a dit devant moi : je suis Jean Solovief.

— Malédiction ! et on ne l'a pas tué, on ne l'a pas exterminé, érasé, mis en morceaux ce lâche, s'écria Nadiège, ah ! si j'avais été là, je l'aurais étranglé de mes propres mains.

— Le maudit a essayé de s'empoisonner, mais un médecin, ton médecin, ma Fœdorouchka, le docteur Edward qui se trouvait là par hasard, lui a fait vomir son poison pour qu'il pût répondre à ceux qui l'interrogeaient.

— Le juge Tarakanof sans doute, gronda la Sibérienne, et le baron Guntherwald, c'est complet, et elle éclata de rire.

Riant ainsi avec des traits convulsés et la flamme dans les yeux elle était hideuse à voir.

— Qu'a-t-il pu répondre, le scélérat, demanda Paulovna, qui lui avait fait le Petit Père ?

— Il a dit qu'il avait agi par ordre de la société secrète et qu'il avait des complices.

Nadiège se retourna vers la malade, dardant sur elle son regard haineux : Entends-tu, ohère sœur, il a des complices et il les dénoncera, je plains la pauvre Strella, celle qui, siégeant au comité, a signé l'arrêt de mort de l'Empereur.

— Et moi, je me réjouis de penser que cette maudite sera punie comme elle le mérite, s'exclama la camériste indignée de la pitié de Nadiège pour le coupable.

Il sembla à la comtesse qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur.

— Oui, repit la nourrice, elle ne mérite pas de pitié cette femme qui après avoir tué notre Maxime Mikailofa voulu assassiner l'Empereur.

La tête de la malade retomba lourdement sur son oreiller.

La nourrice s'approcha tout effrayée :

— Silence, dit-elle, le médecin a ordonné de lui éviter les émotions, nous avons trop parlé.

— La joie ne tue pas, répondit la Sibérienne, et c'est de bonheur, de voir son Petit Père sauvé providentiellement par sa petite mère, qu'elle vient de se trouver mal.

Puis tout bas, elle ajouta : Comtesse Strella, tu es cause que ma vengeance m'échappe, mais tu n'échapperas pas à ma vengeance.

Grégori et Vania qui rentraient confirmèrent le récit de la paysanne.

L'Empereur, qu'aucune des balles n'avait atteint, était retourné au palais et s'était montré au balcon pour remercier la population. Toute la ville se pavaisait de drapeaux, la joie éclatait de toute part ; les hauts fonctionnaires, les généraux, le clergé accouraient haletants pour féliciter le Tzar. Bientôt, au bruit des voitures et aux acclamations populaires, se mêla la voix grave du bourdon de Casan ; à ce signal mille cloches jetèrent au vent leurs joyeux carillons. On s'embrassait dans les rues, la joie débordait dans la capitale.

Nadiège ne pouvait plus y tenir, elle avait soif de nouvelles que personne ne songeait à lui apporter ; elle appela un isvochik et se fit conduire chez le juge. Tarakanof venait de sortir en grand costume, Guntherwald ne se trouvait pas chez lui ; Brémond courait pour se renseigner ; Viudex avait fermé ses magasins ; le docteur s'occupait à soigner Solovief, pour qu'il ne mourût pas avant d'avoir parlé ; le sénateur n'avait pas quitté le palais. Tous ces gens-là tenaient à se montrer les plus empressés, les plus heureux, les plus dévoués.

La Sibérienne prit le parti de se mêler à la foule toujours grossissante, n'interrompant ses enthousiastes hurrahs que pour se répandre en malédictions contre l'assassin et ses complices.

Le flot humain l'entraîna à la place de l'Amirauté.

Sur le perron du palais, tout une marée montante de voitures venait battre le pied, c'était une incessante cascade d'uniformes et d'habits brodés, les uns montant, les autres descendant.

De moment en moment, des gendarmes à cheval, emprisonnés dans cette mer vivante criaient : place, place, tandis que du haut du perron, des huissiers, en livrée rouge, brodée d'aigles noirs, vociféraient d'une voix de stentor : Le carrosse de leurs altesses impériales le grand duc et la grande duchesse ; la voiture de son Excellence l'ambassadeur de France ; l'équipage de sa haute lumière le prince Gortchakof ; le traîneau du prince Bibikof ; de son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre ; du gouverneur civil ; de sa haute noblesse le baron von Gunterwald, et le peuple applaudissait, agitait ses bonnets et ne se lassait pas de crier : Vive l'Empereur !

En ce moment, il se fit cependant un silence extraordinaire, un huissier appelait : la voiture de son Excellence le général Zoureff ! Un quart d'heure auparavant on l'avait sifflé quand, sa lettre de démission de grand maître de la police à la main, il était, pâle et consterné, entré au palais, cette fois on se préparait à le huer ; au lieu de cela, quand il apparut à la porte le front radieux, jetant fièrement au vent les fragments que l'Empereur venait de lacérer en lui disant : je suis content de vous, la foule l'applaudit, comme elle venait d'applaudir son collègue Drentheln, général des gendarmes.

Presque aussitôt, les tambours battirent au champ et, sur le seuil du palais, l'Empereur se montra accompagné du grand duc héritier, avec lequel il descendit les marches du perron pour traverser la foule.

Alors ce ne fut plus de la joie, mais du délire. Au milieu de cette foule qui se prosternait sur son passage, le Tzar s'avancit saluant à droite et à gauche, remerciant de la main et parfois essuyant une larme d'attendrissement, que cet enthousiasme si vrai et si universel faisait rouler dans ses yeux.

Nadiège le vit passer près d'elle, à quelques pas, et dut s'incliner comme les autres, l'épaisseur de la muraille vivante, dans laquelle elle se trouvait comme enohassée, ne lui permit pas de se soustraire à cette humiliation.

Elle rentra chez elle furieuse, mais là aussi, obligée de dissimuler la rage que lui causait l'insuccès d'un crime préparé avec tant de soin, elle s'enferma dans sa chambre, attendant Brémond ou le docteur pour lui apporter des nouvelles de l'assassin.

Ni l'un ni l'autre ne parurent. Ils étaient trop occupés à faire du zèle.

Seule, la bonne comtesse Tatiana n'oublia pas sa chère malade. Fœdora voulut qu'on la reçut, elle vint s'asseoir près de son lit, et là, en présence de la Sibérienne accourue aussitôt, elle raconta tous les faits avec l'exactitude d'une personne pour laquelle le général Pankratief n'avait aucun secret.

L'assassin se nommait bien Jean Solovief. Le misérable aurait probablement pu accomplir son crime sans l'intervention providentielle de la vieille nourrice, que sa Majesté, auquel on avait dit son nom, avait chargé la comtesse de présenter le lendemain à la famille Impériale.

La pauvre babouchka, qui s'était montrée si courageuse le matin, tremblait maintenant à la pensée d'un honneur si embarrassant qu'elle aurait voulu fuir au bout du monde pour l'éviter ; mais l'ordre du petit Père était formel, et la comtesse en félicitant chaudement la paysanne, employa toute son éloquence à la persuader.

La Sibérienne aurait voulu étrangler les deux Tatiana, elle se contenta pour s'informer si ce monstre de Solovief avait des complices.

— Il a avoué en avoir, mais il refuse de les nommer, répondit la visiteuse, il est même peu probable qu'on parvienne à lui arracher son secret. Il paraît appartenir à une honnête famille qui ne le savait pas même à Pétersbourg. En apprenant son crime, sa mère est tombée à la renverse et est restée paralysée, sa sœur est folle de douleur et un de ses frères s'est, dit-on, brûlé la cervelle.

— Sait-on au moins où il habitait, demanda Nadiège.

— Oui, dans une misérable cabane, au bout de l'île d'Yélaguïn ou de Krestowoky, la police y a trouvé d'abominables brochures nihilistes dont il se repaissait, pas autre chose ; c'est une sorte de maniaque, de fou furieux, inaccessible à tous les sentiments humains.

— Celui-là, du moins, a manqué son coup, soupira la malade.

— Celui-là comme vous dites, chère petite, répondit la comtesse, pourrait bien être et est même probablement le même misérable qui a frappé votre frère, de graves présomptions semblent du moins le prouver.

— Dieu le veuille, s'écria Nadiège, d'abord parce qu'il n'y aurait qu'un criminel, ensuite parce qu'il serait bien doux pour nous que cet horrible assassinat ne demeurât pas impuni ; mais quelle preuve ou du moins quel indice s'élève contre lui ?

— Le revolver saisi entre ses mains est une arme ayant appartenu à un officier des chevaliers gardes, et sa crosse ciselée porte le chiffre de votre cher Maxime.

— C'est avec un poignard qu'il a été traîtreusement frappé par derrière, murmura Fœdora.

— Oui, reprit méchamment Nadiège, et même au manche du poignard on a retrouvé le papier constatant que cet odieux attentat avait été commis par ordre du comité secret.

— Sans doute, continua Tatiana sans remarquer le douloureux regard de reproche que la malade attachait sur son implacable compagne, cependant ce revolver est exactement semblable à celui que Maxime a déchargé sur son meurtrier en tombant, et il est probable qu'il lui aura été dérobé.

— Le misérable aurait-il avoué ?

— Au contraire, il prétend que cette arme lui a été apportée par une jeune femme nihiliste, la même qui lui aurait fourni le poison.

La Sibérienne ne s'attendait pas à cette réponse qui, la troublant visiblement, lui fit baisser la tête.

Quand elle la releva, ses yeux rencontrèrent ceux de son amie, leur expression de suppliante était devenue terrible.

— J'irai voir cet homme et je l'interrogerai, dit la malade, je veux connaître cette femme.

— Cette version n'est très probablement qu'un mensonge, calmez-vous, ma chère enfant, et surtout ne songez pas à un interrogatoire à faire subir à ce monstre.

— Je veux savoir quelle est cette femme, répéta Fœdora, comme si elle se parlait à elle-même, je veux le savoir ; il y a là quelque chose d'horrible.

— Son accès la reprend, murmura la Sibérienne en se penchant à l'oreille de Tatiana, mieux vaut la laisser seule.

La comtesse se leva pour prendre congé de la malade qui ne parut pas s'en apercevoir, car elle continuait à regarder dans le vide.

Nadiège accompagna la visiteuse jusqu'au bas de l'escalier pour lui expliquer l'état d'exaltation dans lequel se trouvait la jeune fille.

Elles allaient se séparer quand sir John Edward entra.

— Adieu, adieu, chère amie, fit la comtesse, je vous laisse avec plus habile et plus utile que moi. Au revoir, docteur, guérissez bien vite cette pauvre enfant que j'aime tant.

— Je vais la voir et je réussirai, fit l'aimable Edward, la journée qui s'achève est si heureuse pour la Russie que, j'en ai la conviction, tout doit réussir aujourd'hui, sauf le crime.

Le docteur ne se pressa pas de monter, car il avait sans doute à causer de la malade avec sa fidèle garde, car il la prit à part et tous deux, debout dans un angle du vaste vestibule dont la chaude température avait permis de faire une sorte de serre, ornée de palmiers musa, aux larges feuilles, ils causèrent quelques minutes à voix basse mais animée.

— Vous arrivez bien tard, lui avait dit tout d'abord la Sibérienne d'un ton de reproche, depuis ce matin je suis dans l'huile bouillante.

— Les affaires avant tout ; pensez-vous que moi je sois sur un lit de roses.

— Je vous ai cherché chez vous.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. M

4, Rue St. Jacques